

qui amonait si souvent le sonneur de Saint-Morry chez la vieille demoiselle très confite en dévotion.

Or, le sonneur pour lequel la petite Madeleine avait une si grande vénération avait dû lui accorder la permission de retourner chez le bûcheron Claude et de garder le secret de ses fréquentes visites, car, chaque jour, la petite chevrière allait voir Louis et Jeanne, sans que sa vieille parente se doutât jamais de la chose. Les trois enfants faisaient des progrès, grâce à la patience que mettait le religieux Jean-Baptiste à leur donner des leçons.

Au bout de quelque temps les élèves de l'ermite avaient appris beaucoup de choses, outre l'instruction rudimentaire qu'on donnait aux enfants à cette époque.

L'ermite Jean-Baptiste leur enseignait non pas la religion qui consiste à prier du bout des lèvres, mais la saine morale qui fait les âmes fortes. A son école Madeleine et Jeanne avaient appris peu à peu les devoirs de la fille envers ses parents, de la femme envers l'époux, de la mère envers sa progéniture, tandis que de son côté, Louis sentait se développer en lui toutes les facultés de l'esprit, toutes les passions nobles, tous les enthousiasmes.

La douce affection qu'il avait vouée à Madeleine s'était transformée à l'âge où l'amour cesse d'être simplement une sensation agréable du cœur pour devenir un sentiment profond de l'âme.—Il reprit, un jour, la promesse de l'enfant pour en faire le serment solennel d'un homme.

Le bûcheron avait suivi toutes les phases de ces amours. Il avait été attentif au développement de la passion qui, chaque jour, envahissait un peu plus l'âme de Louis. Et, s'il n'avait pas porté obstacle aux projets que caressait le jeune homme, c'est qu'il poursuivait une idée et visait la réalisation d'une chose convenue, de longue date, entre le sonneur de Saint-Merry et lui.

Tout à son amour, Louis ne pouvait prévoir les difficultés que pourrait rencontrer le mariage qu'il rêvait. Il lui fallut bien cependant se rendre compte de la situation quand la jeune fille, qu'une secrète inquiétude dévorait sourdement, parla des obstacles qu'elle rencontrerait auprès de sa parente.

—C'est à mon père que je dois adresser la confiance de mes intentions, dit-il simplement à Madeleine.

Mais, en abordant, le même soir, cette question avec celui qu'il considérait comme son père, il était si visiblement ému, que le bûcheron lui épargna la moitié de la besogne, en allant au-devant de l'aveu :

—Je t'attendais, mon ami, fit-il doucement. Tu aimes Madeleine et tu ne sais comment t'y prendre pour obtenir sa main.

Claude, à ce moment, n'avait plus sur les lèvres ce doux et fin sourire qui indiquait la bonté de son âme. Il avait l'air préoccupé, presque soucieux, quand il ajouta :

—C'est donc pour moi le moment de te révéler un secret : Louis, tu n'es pas mon fils !

—Quand je t'ai porté ici, il y avait quelques heures à peine que tu étais au monde ! Et si je t'ai élevé mystérieusement, si je t'ai caché, c'est qu'il s'agissait de te sauver, car un homme implacable avait résolu la mort de l'enfant à qui Dieu venait de donner la vie !

Louis était devenu effroyablement pâle.

Une pensée torturait son âme.

—Ma mère m'avait donc abandonné ? murmura-t-il d'une voix sourde.

—...Tu sais tout ce qui me concerne ; tu connaissais sans doute mon père... J'ai le droit de connaître mon vrai nom !...

—Tu dois porter celui que je t'ai donné. Louis ! répliqua Claude d'un ton ferme. Et ce nom vaut à lui seul les plus illustres. C'est donc sous ce nom que tu seras uni à celle que tu aimes, si toutefois tu consens encore à l'épouser, après ce que je vais te révéler.

—...Madeleine est le fils d'un supplicié !

Un cri rauque sortit de la gorge contractée du jeune homme et une expression d'indicible stupeur se peignit sur son visage.

—Son père, le baron de Blangis, continua Claude, était un des plus nobles et des plus riches du royaume. Il fut accusé d'avoir aidé de sa fortune les seigneurs mécontents groupés autour de Condé guerroyant contre le roi et le cardinal. Or, poursuivit le bûcheron en levant la main comme pour prêter serment, le baron de Blangis était innocent de l'accusation qui pesait sur lui. Il fut néanmoins condamné ; sa tête roula sur l'échafaud...

Louis avait tressailli :

—J'aime Madeleine, prononça-t-il et je l'épouserai !

—Bien, mon enfant, fit Claude dont la voix s'adoucisait à présent. Seulement, je dois te dire que les biens du supplicié sont revenus à la couronne, et que, si la vieille demoiselle de Blangis a recueilli sa nièce, c'est uniquement dans l'espoir que la clémence du roi s'étendrait un jour sur cette enfant, d'autant que le défunt baron avait été reconnu innocent et que de puissantes influences travaillaient à faire réhabiliter sa mémoire.

—...Donc, si tu persistes dans ton intention, je consentirai à ce que tu épouses Madeleine, mais secrètement.

—...Ne me demande pas d'explications à ce sujet, poursuivit-il en s'animant. Accepte ce que je te dis comme nécessaire, indispensable même.

—...Je ne t'ai pas donné, je suppose, le droit de douter de moi, lorsque j'affirme qu'il faut t'incliner devant le désir que je manifeste.

Louis n'avait plus qu'à faire part à Madeleine de la conversation qu'il venait d'avoir.

Il s'y prit avec tous les ménagements possibles, afin de ne pas alarmer la chère créature, qu'il considérait comme une sainte martyre, depuis qu'il savait que la hache du bourreau l'avait faite orpheline.

Madeleine avait courbé le front, mais une irrésistible émotion soulevait son sein et des larmes coulaient de ses yeux, quand elle apprit la situation qui lui était faite et qui allait l'obliger à cacher son amour, alors qu'elle eût voulu se montrer fière de l'homme qu'elle aimait et dont elle serait l'épouse adorée.

Le mariage s'était accompli dans ces conditions, Madeleine continuant d'habiter chez la demoiselle de Blangis et venant, comme d'habitude, passer une partie de son temps chez le bûcheron. Puis, un jour, la jeune femme ne parut plus à la chaumière.

Rien ne saurait dépeindre le désespoir de Louis, quand, après avoir attendu vainement Madeleine, il avait perdu l'espoir de la voir revenir.

Son exaltation, qui confinait à la folie, lui dictait les plus énergiques résolutions, et il ne parlait de rien moins que d'aller chez la demoiselle de Blangis, pour lui redemander sa femme.

Il fallut toute l'autorité de Claude pour mettre un frein à cette exaspération qui augmentait de minute en minute.

Mais, après les paternelles exhortations, Claude dut se montrer énergique ; et pour la première fois depuis qu'il avait adopté l'enfant à la naissance mystérieuse, il du prendre le ton sévère pour imposer sa volonté.

—Le malheur qui te frappe, Louis, prononça-t-il avec fermeté, ne saurait t'autoriser à oublier que c'est moi qui t'ai élevé. En m'opposant à ce que tu commettes aujourd'hui une imprudence, je n'invoque pas la reconnaissance que tu me dois, mais je te demande de me rendre un service...

—Que voulez vous dire ?

—Je veux dire, par là, que je t'ai sauvé et que tu peux me perdre !... Je veux dire qu'aujourd'hui, c'est toi qui peux appeler sur moi et les miens les plus effroyables malheurs !...

—...Ne me demande pas de m'expliquer. Je refuserais de le faire. Maintenant, je te laisse la liberté d'aller chez la demoiselle de Blangis, si tu le veux !

Louis se jeta aux genoux du bûcheron, en s'écriant au milieu des sanglots :